



“Fonny”, le plus long voyage, mais aussi le plus près, de l’écrivaine Lieve Joris.

Lire pp.24-25



BART VOS



Lire Le dossier de la semaine

Le voyage le plus exotique, au cœur de sa famille

Lieve Joris, grande écrivaine voyageuse, livre avec "Fonny" un très beau récit sur sa famille au sein de laquelle elle a grandi à Neerpelt.



★★★★ **Fonny** *Récit familial* De Lieve Joris, traduction du néerlandais (Belgique) par Marie Hooghe, Actes Sud, 315pp. Prix env. 22,50 €

Entretien Guy Duplat

Depuis plus de trente ans, Lieve Joris, 65 ans, Belge née à Neerpelt mais vivant à Amsterdam, est une écrivaine qui arpente le monde : la Syrie, Zan-



zibar, le Mali, mais surtout son cher Congo. Elle n'est pas là pour décrire les pays, leurs paysages et leur faune. Elle vient se mêler aux gens, leur parler, partager leurs vies, leurs émotions, leurs vues sur le monde. Grâce à ses livres, merveilleux reportages, on voit la planète d'un autre angle et on comprend mieux les hommes. Avec elle, partir, c'est prendre le risque de ne pas rentrer intact, c'est plonger dans des rencontres et en revenir changé.

Après avoir sillonné le monde, Lieve Joris a entrepris, avec *Fonny*, son voyage le plus délicat. Elle y plonge dans l'histoire de sa famille. Une famille si belge, si flamande, de neuf enfants grandis à Neerpelt en Campine, comme il y en avait beaucoup dans les années 50. Marquée par les traditions catholiques, avec des oncles missionnaires au Congo,

et frappée par le drame des deux guerres mondiales. Une famille un peu déjantée, dysfonctionnelle, avec des parents dépassés, mais si aimante.

Il y avait un frère, le "mouton noir" de la famille, Fonny, qui charmait autant qu'il désespérait. Son père le soutenait inconditionnellement, les autres étaient exaspérés de le retrouver drogué et accidenté, ou en cure inefficace de désintoxication. Mais autour de cet astre brillant et noir, il y a les autres qu'évoque Lieve Joris, comme la grand-mère merveilleuse et tous les souvenirs et remarques sur ses reportages qu'elle livre au fil des pages.

Un magnifique récit très intime mais aussi formidablement universel d'une des grandes écrivaines de Flandre.

Pourquoi ce long délai entre la mort de votre frère Fonny, il y a vingt ans, et l'écriture de ce livre sur lui et votre famille ?

J'avais d'autres choses à écrire, j'étais plongée dans le Congo. Il fallait sans doute aussi que je puisse voir cette histoire de plus loin et prendre du recul. J'ai longtemps pensé que mon histoire familiale était comme un feu intérieur autour duquel je voyageais et tournais. Et je craignais jusqu'ici qu'en m'approchant de ce feu, je ne vienne à l'éteindre.

Votre frère était un soleil, brillant, imaginatif et à la fois brûlant tout sur son passage, un drogué, manipulateur. Je ne pensais pas qu'à lui en écrivant ce livre mais tout autant à ma grand-mère qui a tant compté pour moi, à mon grand-père mort peu après la guerre de 14, des gaz toxiques reçus. Fonny est le livre de nous tous, l'histoire d'une famille belge du siècle passé, peu après la Seconde Guerre mondiale. L'histoire d'une époque – les années 60 – où l'autorité habituelle dans la famille et la société était remise en cause. Mon grand frère Fonny avait ouvert les portes et j'en ai profité pour m'enfuir.



Vous avez écrit d'admirables récits sur le Congo, la Syrie, le Mali, dans des conditions parfois difficiles. Pourtant, ce récit familial fut le plus difficile ?

J'ai envoyé quelques exemplaires de Fonny à mes amis congolais en écrivant que ce fut, de fait, mon voyage le plus long et le plus lointain, vers l'intérieur. Je constate avec plaisir que le festival Étonnants voyageurs, à Saint-Malo, qui m'a souvent invitée, le fait aussi avec ce récit.

García Márquez disait qu'un écrivain ne quitte jamais vraiment son enfance.

L'an dernier, cinq des sept enfants de la famille encore en vie se sont retrouvés à Neerpelt, là où nous avons grandi. Plus personne de nous n'y habite mais nous y avons retrouvé nos souvenirs, les promenades que nous faisions. Si on veut comprendre les autres, il faut d'abord se comprendre soi-même. Ma famille a été très turbulente, voire dure pour un enfant, mais aussi pleine d'amour. Certes, mon frère fut un manipulateur de grand talent et il fallait s'en protéger comme il nous fallait protéger ma sœur trisomique, Hilde. J'en suis sortie avec des antennes qui me signalent les dangers. J'ai été préparée aux grandes guerres que j'ai croisées dans mes reportages par les petites guerres familiales quand mon frère tirait brusquement la nappe du repas avec toute la vaisselle dessus ou que ma sœur disait à moitié en boutade, qu'elle était prête à tuer mon frère.

Il y a eu votre grand-mère...

Elle fut essentielle. J'ai été, en quelque sorte, son deuxième enfant après mon père. J'allais sans cesse chez elle, elle me montrait les albums avec mon père enfant et me parlait de mon grand-père. Pour les autres enfants

Joris, la famille si nombreuse fut plus difficile à supporter mais moi, j'ai trouvé la sécurité et le calme chez ma grand-mère. C'est chez elle que j'ai connu un monde ordonné, quasi monastique, nécessaire

Au sein d'une fratrie de neuf enfants, Fonny était le frère flamboyant et manipulateur, drogué et solaire. Un livre à la fois profondément belge et très universel.

ensuite à l'écriture. J'y ai découvert la vertu de la lenteur, celle d'y être un enfant d'un autre temps. Cela m'a aidé car je sais depuis lors que la vérité des choses ne s'arrache pas mais qu'elle se donne quand on ralentit, qu'on s'immobilise comme me le disait un prince coutumier congolais : "les gens m'aiment car je sais bien ne rien faire".

Vous habitez aux Pays-Bas depuis plus de 40 ans.

Mais je reste Belge de nationalité. Et j'espère que ce livre me fera mieux connaître, cette fois du côté francophone belge car je pense que mon histoire est aussi un peu la leur. Certes, je me sens d'abord flamande et toute ma carrière s'est déroulée aux Pays-Bas, mais j'ai toujours eu des liens avec des francophones belges comme le cinéaste Thierry

Michel.

Qu'avez-vous pensé du vote en Flandre aux dernières élections en faveur des nationalistes et de l'extrême droite ?

J'étais à Bruxelles, ce dimanche soir, entourée d'amis flamands et nous avons été aussi étonnés de



ces résultats que les francophones le sont. J'ai pensé à un livre que j'avais écrit sur les changements en Hongrie où je montrais les intellectuels citadins à la pointe mais aussi les campagnes où on trouvait encore dans les armoires les costumes et médailles des temps anciens. Le grand écrivain journaliste Ryszard Kapuscinski me disait : "quand tu vas dans une autre société, essaie de ressentir le fleuve souterrain des vieilles traditions et des frustrations enfouies, c'est ce fleuve qui t'apprendra à comprendre ce qui se passe vraiment." Mais à la longue, je ne suis pas inquiète car les changements intervenus dans nos sociétés sont irréversibles. Aux Pays-Bas, le maire de Rotterdam est d'origine marocaine.

Que pensez-vous, du débat, aussi belge, autour de l'héritage colonial? Vous avez eu deux oncles missionnaires.

Nous vivons une période où partout l'homme blanc doit affronter des questions sur le passé, entre autres de la diaspora africaine. J'ai visité plusieurs fois le musée de Tervuren depuis sa réouverture. J'ai certes un peu le spleen du musée ancien hors temps, dans sa bulle. Mais il était indispensable qu'il change et qu'un débat s'ouvre. Le musée tel que je l'ai vu est au milieu du gué, devenu une invitation à la réflexion comme on a eu aux Pays-Bas un débat sur le racisme du Zwarte Piet des enfants.

Extrait

"Non, non, il n'y a pas d'amour ici, c'est là le problème. Dernièrement, j'ai dit à Louise : 'Tu devrais faire un tour en voiture avec Fonny, ça lui ferait du bien.' Tu sais ce qu'elle m'a répondu, l'insolente ? 'Si tu me donnes un revolver et me demandes de le tuer, je dirai oui, mais faire un tour, pas question'. 'Et tu appelles ça de l'amour ?'. Dès que Papa constate que je compatis, il me force à prendre position contre ses autres enfants."



Après avoir sillonné le monde, Lieve Joris a entrepris avec

"Fonny" son voyage le plus long et le plus lointain, vers l'intérieur.